

Il était une fois chez les cerfs, une biche qui eut deux faons jumeaux, chose rare pour cette espèce. Un chat sauvage lui en mangea un et il ne resta que la femelle. Les autres biches, qui l'aimaient beaucoup, lui faisaient toujours des chatouilles sur les côtés.

Sa mère lui faisait répéter tous les matins, au lever du jour, la prière des cerfs. Elle disait ceci :

I. Il faut d'abord bien flairer les feuilles avant de les manger car certaines sont vénéneuses.

II. Il faut bien regarder la rivière, et rester immobile avant de descendre boire, pour être sûre qu'il n'y a pas de caïmans.

III. Chaque demi-heure, il faut lever la tête bien haut et flairer le vent, pour sentir l'odeur du jaguar.

IV. Quand on broute par terre, il faut toujours regarder les herbes, pour voir s'il y a des vipères.

Ceci est le *Notre Père* des faons. Quand la jeune biche l'eut bien appris, sa mère la laissa marcher seule.

Une après-midi, cependant, alors que la jeune biche parcourait le bois en mangeant les petites feuilles tendres, elle vit soudain devant elle, dans le creux d'un arbre pourri, de nombreuses petits boules agglomérées qui pendaient. Elles étaient de couleur sombre, comme celle des ardoises.

Qu'est-ce que cela pouvait être ? Elle avait bien un peu peur, mais comme elle était très espiègle, elle donna un coup de tête dedans et s'enfuit. Elle vit alors que les petites boules s'étaient fendues et que des gouttes en tombaient. Il en était aussi sorti beaucoup de petites mouches blondes à la taille très fine, qui marchaient dessus avec empressement.

La biche s'approcha et les mouches ne la piquèrent pas. Lentement, alors, très lentement, elle toucha une goutte du bout de la langue et se purlécha avec plaisir ; ces gouttes étaient du miel, un miel très bon ; en

effet, les boules couleur ardoise étaient une ruche d'abeilles qui ne piquaient pas car elles n'avait pas d'aiguillon. Il y a des abeilles comme ça.

En deux minutes, la biche prit tout le miel et, folle de joie, partit raconter cela à sa maman. Mais la maman la gronda sérieusement : « Sois très prudente, ma fille, avec les nids d'abeille, lui dit-elle. Le miel est quelque chose de vraiment délicieux, mais il est très dangereux de le récolter. Ne t'approche jamais des nids que tu vois. »

La petite biche cria, contente :

« Mais elles ne piquent pas, maman : les taons et les mouches-à-ver-macaque piquent, si, mais les abeilles, non !

- Tu te trompes, ma fille, dit la mère. Aujourd'hui tu as eu de la chance, rien de plus. Il existe des abeilles et des guêpes très méchantes. Prends garde ma fille, car tu vas me causer beaucoup de peine.

- Oui maman ! Oui maman ! répondit la petite biche. Mais la première chose qu'elle fit le matin suivant fut de suivre les pistes que les hommes avaient ouvertes dans la forêt, pour voir plus facilement les nids d'abeilles.

Jusqu'à ce qu'elle en trouve finalement un. Cette fois, c'étaient des abeilles plus foncées, avec une petite bande jaune à la taille, qui marchaient sur le dessus du nid. Le nid aussi était différent, mais la petite biche pensa que, comme les abeilles étaient plus grandes, leur miel devait être encore meilleur. Elle se souvint également de la recommandation de sa maman, mais elle crut qu'elle exagérait, comme les mères des biches exagèrent toujours. Elle donna alors un grand coup de tête dans le nid.

Comme il aurait mieux valu qu'elle ne l'eut jamais fait ! Aussitôt sortirent des centaines de guêpes, des milliers de guêpes, qui la piquèrent sur tout le corps ; elles lui couvrirent tout le corps de piqûres : la tête, le ventre, la queue et, ce qui est de loin le pire, même les yeux. Elles la piquèrent plus de dix fois dans les yeux.

La petite biche, folle de douleur, courut et courut en criant, mais tout à coup elle dut s'arrêter car elle ne voyait plus rien ; elle était aveugle, complètement aveugle.

Ses yeux avaient énormément enflé et elle ne voyait plus. Elle resta alors immobile, tremblante de douleur et de peur, et ne pouvait que pleurer désespérément.

« Maman ! Maman !... »

Sa mère, qui était sortie pour la chercher parce qu'elle tardait beaucoup, la trouva enfin, et fut elle aussi désespérée de voir sa petite biche aveugle. Elle la ramena pas à pas jusqu'à sa tanière, avec la tête de sa fille appuyée contre son cou, et les animaux de la forêt qu'elles rencontrèrent sur le chemin s'approchèrent tous pour regarder les yeux de la malheureuse petite.

La mère ne savait que faire. Quels remèdes pouvait-elle lui donner ? Elle savait bien que dans le village qui était de l'autre côté de la forêt vivait un homme qui possédait des remèdes. L'homme était un chasseur et il chassait aussi les cerfs, mais c'était un homme bon.

La mère avait peur, cependant, de conduire sa fille à un homme qui chassait des biches. Comme elle était désespérée, elle décida de le faire. Mais avant, elle alla demander une carte de recommandation au fourmilier, qui était un grand ami de l'homme.

Elle sortit donc, après avoir bien caché la petite biche, et traversa en courant la forêt, où le jaguar faillit l'attraper. Quand elle arriva au repaire de son ami, elle était tellement fatiguée qu'elle ne pouvait plus faire un pas.

Cet ami était, comme on l'a dit, un fourmilier, mais d'une petite espèce dont les individus sont de couleur jaune et ont, dessinée au-dessus de cette couleur jaune, une sorte de chemisette noire retenue par deux bretelles qui passent sur les épaules. Ils ont également la queue préhensile, parce qu'ils vivent toujours dans les arbres et s'y pendent par la queue.

D'où provenait l'amitié étroite entre le fourmilier et le chasseur ? Personne ne le savait dans la forêt, mais la raison en arrivera bien un jour à nos oreilles.

La pauvre mère arriva donc à la tanière du fourmilier :

« Toc ! Toc ! Toc ! frappa-t-elle hors d'haleine.

- Qui est-ce ? répondit le fourmilier.

- C'est moi, la biche !

- Ah, bien ! Et que voulez-vous ?

- Je viens vous demander une carte de recommandation pour le chasseur. La petite biche, ma fille, est aveugle.

- Ah, la petite biche ? lui répondit le fourmilier. Elle est bien gentille. Si c'est pour elle, je vous donne ce que vous voulez. Mais vous n'avez pas besoin d'un papier. Montrez-lui ceci et il s'occupera d'elle. » Et avec l'extrémité de la queue, le fourmilier tendit à la biche une tête de vipère séchée, complètement desséchée, qui avait encore ses crochets à venin.

« Montrez-lui ceci, ajouta le mangeur de fourmis. Pas besoin de plus.

- Merci, fourmilier ! répondit la biche, réjouie. Vous êtes bien gentil vous aussi. »

Et elle partit en courant car il était très tard et que le jour allait bientôt se lever.

Elle passa par sa tanière et reprit sa fille, qui se plaignait toujours, et toutes deux arrivèrent rapidement au village, où elles durent marcher très lentement et raser les murs, pour ne pas être repérées par les chiens. Elles arrivèrent bientôt devant la porte du chasseur.

« Toc ! Toc ! Toc ! frappèrent-elles.

- Que se passe-t-il ? répondit une voix d'homme, de l'intérieur.

- Nous sommes les biches !... NOUS AVONS LA TÊTE DE VIPÈRE ! »

La mère se dépêcha de dire cela pour que l'homme sache bien qu'elles étaient des amies du fourmilier.

« Ah, ah ! dit l'homme en ouvrant la porte. Que se passe-t-il ?

- Nous sommes venues pour que vous soignez ma fille, la petite biche, qui est aveugle. »

Et elle raconta au chasseur toute l'histoire des abeilles.

« Hum ! Nous allons voir ce qu'a cette demoiselle », dit le chasseur.

Rentrant dans la maison, il en ressortit avec une chaise haute et fit s'asseoir dessus la petite biche pour bien voir ses yeux sans avoir à trop se baisser. Il lui examina ainsi les yeux, de très près, avec un très grand verre rond, tandis que la maman l'éclairait avec la lampe-tempête pendue à son cou.

« Ce n'est pas grand-chose, dit enfin le chasseur en aidant la petite biche à descendre. Mais il faudra faire preuve de beaucoup de patience. Passez-lui cette pommade sur les yeux tous les soirs et gardez-la vingt jours dans l'obscurité. Mettez-lui ensuite ces lunettes jaunes et elle guérira.

- Merci beaucoup, chasseur ! répondit la mère, très contente et reconnaissante. Combien vous dois-je ?

- Ce n'est rien, répondit le chasseur. Mais faites très attention aux chiens, parce que dans l'autre rue vit un homme qui a justement des chiens dressés à suivre la trace des cerfs. »

Les biches eurent très peur, elles posaient à peine les pattes par terre et s'arrêtaient à chaque instant. Malgré tout, les chiens les sentirent et les poursuivirent sur une demi-lieue à l'intérieur de la forêt. Elles couraient sur un sentier très large, et la petite biche allait devant, en bêlant.

La guérison se passa comme avait dit le chasseur. Mais seule la biche sut combien il fut difficile de garder la petite biche enfermée dans le creux d'un arbre durant vingt interminables jours. À l'intérieur, on ne voyait rien. Enfin, un matin, la mère écarta avec la tête le grand tas de branches qu'elle avait entassées devant le creux de l'arbre pour empêcher la lumière d'y entrer et la petite biche, avec ses lunettes jaunes, sortit en courant et en criant : « Je vois, maman ! Je vois tout ! »

Et la biche, la tête appuyée contre une branche, pleurait elle aussi de joie, à la vue de sa fille guérie.

Elle guérit complètement. Malgré cela, bien portante et heureuse, la petite biche avait un secret qui l'attristait. Le secret était celui-ci : elle voulait à tout prix remercier l'homme qui avait été si bon avec elle, et elle ne savait pas comment.

Enfin, un jour, elle crut avoir trouvé le moyen. Elle se mit à parcourir le bord des lagunes et des marais en cherchant des plumes de hérons pour les porter au chasseur. Ce dernier, de son côté, se souvenait parfois de cette petite biche aveugle qu'il avait soignée.

Une nuit de pluie, alors que l'homme lisait dans sa chambre, bien content parce qu'il avait achevé d'arranger le toit de chaume et que désormais il ne pleuvait plus chez lui ; il lisait, donc, lorsqu'il entendit qu'on l'appelait. Il ouvrit la porte, et vit la petite biche qui lui apportait un petit paquet, un petit plumeau tout mouillé en plumes de héron.

Le chasseur se mit à rire et la petite biche, honteuse à la pensée que le chasseur se moquait de son pauvre cadeau, s'en alla toute triste. Elle chercha alors de très grandes plumes, bien sèches et bien propres, et revint une semaine plus tard avec elles. L'homme, qui avait ri d'affection la fois précédente, ne rit pas, cette fois, car la petite biche ne comprenait pas son rire. Mais, en contrepartie, il lui offrit un tube de bambou rempli de miel, que la petite biche prit, folle de joie.

Dès lors, la petite biche et le chasseur furent de grands amis. Elle s'efforçait toujours de lui apporter des plumes de héron qui valent beaucoup d'argent et restait des heures à bavarder avec l'homme. Lui, mettait toujours sur la table un pot de faïence plein de miel et approchait la chaise haute pour son amie. Parfois, il lui donnait aussi des cigares, que les biches mangent avec grand plaisir, sans que ça leur fasse mal. Ils passaient ainsi le temps, en

regardant les flammes, parce que l'homme avait un poêle à bois, tandis que dehors le vent et la pluie secouaient le toit de chaume de la cabane.

Par crainte des chiens, la petite biche ne s'y rendait que les soirs d'orage. Quand l'après-midi s'achevait et qu'il commençait à pleuvoir, le chasseur plaçait sur la table le pot de miel et la serviette, puis prenait du café et lisait, en attendant à la porte le *toc ! toc !* bien connu de son amie la petite biche.

La gama ciega
extrait des *Cuentos de la selva (Contes de la forêt vierge)*
Traduction : Bruce Demaugé-Bost